LES ORIENTS DE LA RUSSIE

MICHEL NIQUEUX

D'après le *Dictionnaire de la langue russe contemporaine* en 17 volumes (t. 2, M.-L. 1951, et 2^e éd. remaniée, t. 2, M. 1991), *vostok* (« orient ») désigne les « pays situés à l'est des Etats européens ». V. Dahl, en 1863, donnait déjà la même définition eurocentriste, avec comme exemples : l'Asie, la Turquie, la Perse, l'Inde. Le mot *vostok* s'applique aussi aux marches orientales de la Russie : le Caucase et la Transcaucasie, l'Asie centrale, l'Extrême-orient (*dal'nij vostok*) sibérien. La Russie fut ainsi en contact plus ou moins étroit selon les époques avec six ou sept « orientes » : l'orient chrétien byzantin, supplanté par l'empire ottoman, le Caucase, l'Asie centrale musulmane, l'Inde, la Chine, le Japon, sans oublier l'envahisseur mongol, toujours très présent dans l'imaginaire géopolitique soviétique et postsoviétique avec l'eurasisme. C'est précisément à ce niveau de l'imaginaire, des représentations mythiques ou des (re)constructions intellectuelles de l'orient dans la littérature et la pensée russes que nous nous placerons, en renvoyant aux historiens pour l'histoire politique des relations entre la

Russie et les pays orientaux¹, et pour la confrontation du mythe à la réalité. Nous laisserons de côté les orientes qui ne sont pas contigus à la Russie (la Palestine et les Lieux saints, avec les pèlerinages de Russes², le Moyen-Orient³, l'Égypte, l'Afrique [paradis pour N. Gumilev], l'Arabie), ainsi que la Sibérie, dont l'imaginaire, plus proprement sibérien (« primitif ») qu'oriental, a été bien étudié⁴. Les rapports de la Russie à chacun des pays orientaux retenus ici ont eux aussi fait l'objet de nombreux travaux, même si les études sur l'imaginaire sont rares, et nous ne pourrions que survoler, sans aucune exhaustivité, un sujet aussi vaste intellectuellement que géographiquement. Nous irons d'ouest (Byzance) en est (le Japon) en privilégiant pour chaque orient un thème caractéristique et son évolution. Nous n'aborderons pas la question de la nature (occidentale, asiatique ou eurasiennne) de la Russie⁵ ou du caractère russe : du « Nous somme situés à l'orient de l'Europe, cela est positif ; mais nous ne fûmes jamais l'Orient pour cela » de Tchaadaev⁶, à l'âme orientale messianique de la Russie⁷, à l'« affirmation eurasiennne » des années vingt du XX^e siècle ou à la « Russie jaune » de Pilniak, on peut trouver tout le spectre des opinions tant chez les Russes que chez les voyageurs étrangers. C'est donc à la vision de l'Autre, de l'Autre oriental, passé,

-
1. Cf. Andreas Kappeler, *La Russie empire multiethnique*. Tr. de l'allemand par Guy Imart, Paris, Institut d'Études slaves, 1994, 416 p. ; Michel Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*. Tr. par Anne Coldefy-Faucard, Plon, 1997, 986 p.
 2. Cf. A. Batalov, A. Lidov (eds), *Ierusalim v russkoj kul'ture (Jérusalem dans la culture russe)*, M., Nauka, 1994, 224 p.
 3. Pour l'époque soviétique, voir Raymond Lacoste, *La Russie soviétique et la question d'Orient. La poussée soviétique vers les mers chaudes. Méditerranée et Golfe Persique*. Paris, 1946 ; H. Carrère d'Encausse, *La politique soviétique au Moyen-Orient : 1955-1975*, Paris, Presses de la FNSP, 1975, 328 p.
 4. Cf. Anne-Victoire Charrin, *L'image poétique de la Sibérie asiatique dans la littérature russe du XIX^e s. (1819-1859)*. Thèse (doctorat d'État), Paris-III, 1991, 2 vol., 952 p.
 5. Cf. Mark Bassin, « Russia between Europe and Asia : The Ideological Construction of Geographical Space », *Slavic Review* 50 (1), 1991, pp. 1-17.
 6. Pierre Tchaadaev, *Lettres philosophiques adressées à une dame*, présentées par François Rouleau, Librairie des Cinq continents, Paris 1970, p. 205 (« Apologie d'un fou », écrit en français en 1837).
 7. W. Schubart [1897-1941 ?], *L'Europe et l'âme de l'Orient*, Albin Michel, Paris, 1949. Ce livre néo-slavophile, écrit en 1938, est l'œuvre d'un Allemand devenu professeur de philosophie à Riga, qui disparut ensuite dans le Goulag. Schubart considère, à la suite de Herder et Baader, la Russie comme la « partie chrétienne de l'Asie », dont la mission est d'« insuffler une âme nouvelle » à l'Occident prométhéen. Une traduction russe a paru à Moscou en 1997.

contemporain ou même futur, réel ou mythique, que nous nous attacherons, en commençant par ce qui fut à l'origine de la Russie moderne, l'orient byzantin.

L'ORIENT CHRÉTIEN : L'HÉRITAGE DE BYZANCE. PRO ET CONTRA

Dans la ligne de l'antibyzzantinisme du siècle des Lumières (Montesquieu, Voltaire), P. Tchaadaev (1794-1856), dans la première de ses *Lettres philosophiques*, rejette sur la « misérable Byzance » les causes de la stagnation de la Russie : « Relégués dans notre schisme, rien de ce qui se passait en Europe n'arrivait jusqu'à nous⁸. » Non seulement la Russie s'est ainsi coupée de l'« idée universelle » de la chrétienté occidentale, mais elle a ignoré la dimension sociale du christianisme (catholique), au profit de la dimension liturgique et ascétique : « Le système religieux de l'Occident était bien plus favorable au développement social des peuples que celui qui nous tomba en partage⁹. » De là l'absence des « idées de devoir, de justice, de droit, d'ordre¹⁰ ».

À partir de Tchaadaev, cette conception du rôle funeste de Byzance va faire fi des clivages idéologiques puisque nous la retrouvons aussi bien chez Bakounine que chez les slavophiles, et chez leur adversaire, le philosophe religieux Vladimir Soloviov (1853-1900).

Le point de vue de Bakounine est celui des « démocrates » ou révolutionnaires russes : à sa chute, Constantinople légua à la Russie « en même temps que sa princesse¹¹, ses patriarches et ses fonctionnaires, toute la corruption de l'Église byzantine et un affreux despotisme asiatique dans la vie politique, sociale et reli-

8. P. Tchaadaev, *op. cit.*, p. 56, 57. La première des *Lettres philosophiques*, écrite en français et datée du 1^{er} décembre 1829 à « Nécropolis » [Moscou], fut publiée en russe en 1836, après quoi Tchaadaev fut déclaré fou et interdit d'écriture.

9. Lettre de Tchaadaev à Circourt du 15 juin 1846 citée par F. Rouleau, « L'Aigle bicéphale et les deux glaives. Église et État à Rome et à Byzance. Principes d'hier et problèmes d'aujourd'hui », *Communio*, n° XVII, 6, 1992, p. 45.

10. P. Tchaadaev, *op. cit.*, pp. 52-53.

11. Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur byzantin, qui épousa Ivan III, lequel adopta l'aigle bicéphale, symbole de la « symphonie » des pouvoirs temporel et spirituel.

gieuse »¹². On trouverait chez Biéliniski ou Herzen des affirmations semblables.

Plus originale est l'absence d'idéalisation de Byzance de la part des slavophiles, qui s'appuyaient sur la patristique orientale (et l'idéalisme allemand) pour opposer Orthodoxie et Catholicisme, l'« intégrité » (*cel'nost'*, *Ganzheit*) de l'Orient au « dédoublement » et à la « ratiocination » (*rassudočnost'*) de l'Occident¹³, mais qui étaient aussi foncièrement antiétatiques. Ivan Kiréievski (1806-1856), le « père » des slavophiles, fait remonter à la confusion entre « Chrétien » et « Byzantin » (fin du XV^e-début du XVI^e siècle) « le point de départ de la décadence de la civilisation russe »¹⁴. C'est non seulement le système politique de Byzance, mais la nature même du christianisme oriental qui, comme pour Tchaadaev, handicape la Russie : la future culture russe doit donc, pour Kiréievski, « accomplir ce que la culture byzantine n'a pas réussi. Ainsi, au lieu de se limiter à un développement intellectuel, à un développement intérieur, il faut que le christianisme investisse toute la réalité extérieure : sociale, politique, nationale »¹⁵. Bien que l'attitude de Khomiakov (1804-1860), chef de file de la philosophie religieuse slavophile, soit « embrouillée »¹⁶, les limites de l'héritage byzantin sont perçues de la même manière : « Le clergé byzantin ne pouvait pas développer en Russie les principes de la vie civile, qu'il ignorait dans sa patrie¹⁷. »

La même idée tient une place importante chez Soloviov (1853-1900), adversaire du nationalisme et précurseur de l'œcuménisme.

-
12. M. Bakounine, Discours au Congrès de la Ligue pour la paix et la liberté (1868), cité d'après N.G. Fedorovskij (éd.), *V poiskax svoego puti : Rossija meždju Evropoj i Aziej. Xrestomatija po istorii rossijskoj obščestvennoj mysli XIX i XX vekov (A la recherche de son propre chemin : la Russie entre l'Europe et l'Asie. Chrestomathie de l'histoire des idées en Russie aux XIX^e-XX^e siècles)*, Logos, Moscou, 1997, p. 278.
 13. Cf. le catalogue des oppositions dans l'article de I. Kiréievski, « Du caractère de la culture européenne et ses rapports avec la culture russe » (1852) in I. Kiréievski, *Essais philosophiques*, traduction et introduction de François Rouleau, s. j., Paris, Lethielleux, 1988, pp. 135-137.
 14. I. Kiréievski, *op. cit.*, p. 182.
 15. François Rouleau, *Ivan Kiréievski et la naissance du slavophilisme. Culture et vérité*, Namur, 1990, p. 207.
 16. N. Berdiaev, *Khomiakov*, traduit par V. et J.-Cl. Marcadé, Lausanne, L'Age d'homme, 1988, p. 117.
 17. A.S. Xomjakov, « O starom i novom » (« Sur l'ancien et le nouveau », 1839), cité d'après *V poiskax svoego puti, op. cit.*, p. 80.

Soloviov dénonce le césaropapisme byzantin et le « despotisme tartaro-byzantin » de la Moscovie (non sans penser à la Russie de son temps) : en se coupant du « centre indépendant de l'Église Universelle » (Rome), la hiérarchie grecque « se vit abandonnée complètement à la merci de l'État et de son autocrate »¹⁸, et la religion se pétrifia : « À Byzance, on ne voulait que garder la vérité, mais non l'accomplir »¹⁹. Soloviov appelle « byzantinisme » (*vizantizm*) la « conception exclusivement ascétique du christianisme [qui] amène nécessairement au césaro-papisme, à l'affirmation de l'État absolu qui absorbe la fonction sociale de l'Église »²⁰. Seule la réunion des Églises, la restauration de l'« Église Universelle », à laquelle aspirait Soloviov, permettra à la Russie de rompre avec le despotisme et le nationalisme.

A l'opposé de ce courant anti-byzantin, anti-Troisième Rome, pour lequel Byzance équivaut à stagnation, despotisme, césaropapisme, ritualisme, particularisme, on trouve naturellement les écrivains ecclésiastiques, tels le métropolite Macaire (Makarij, 1816-1882), auteur d'une monumentale *Histoire de l'Église russe* récemment rééditée sous les auspices du patriarche Alexis et du maire de Moscou Loujkov. Mais le défenseur le plus original du byzantinisme (*vizantizm*) est Constantin Léontiev (1831-1891), écrivain et diplomate (en Grèce et en Turquie) devenu moine à Optino. La pensée de Léontiev est paradoxale, inclassable et souvent prophétique. Esthète et conservateur, Léontiev trouve dans le byzantinisme « l'antithèse puissante de l'idée de panhumanité (*vsečelovečestvo*) au sens d'égalité terrestre universelle, de liberté terrestre universelle, de perfection et de bien-être général »²¹. Le « byzantinisme » (« c'est-à-dire l'Église et le tsar ») a aidé la Rus' à se rassembler, à vaincre les Tatares puis la Pologne, la Suède, la

-
18. V. Soloviev, *La Russie et l'Église universelle* (1889) in *La Sophia et les autres écrits en français*, édités et présentés par François Rouleau, Lausanne, L'Age d'homme, 1978, p. 183 ; cf. p. 111.
19. V. Soloviev, *La Grande controverse et la politique chrétienne (Orient-Occident)*, Traduit par T.D.M., Aubier, Paris 1953, p. 109. En russe, voir « Vizantizm i Rossija » (« Le byzantinisme et la Russie », 1896), *Sobranie sočinenij* (Œuvres), t. 7, Saint-Petersbourg, 1914.
20. V. Soloviev, « Saint Vladimir et l'État chrétien », in *La Sophia...*, op. cit., p. 109.
21. K. Leontiev, « Vizantizm i slavjanstvo » (« Byzantinisme et Monde slave », 1875) in *Zapiski otšel'nika (Carnets d'un ermite)*, Moscou, 1992, p. 20. On retrouve ces idées dans le roman autobiographique *Egipetskij golub' (La colombe égyptienne)*, 1881 (cf. chap. XI).

France, la Turquie, à résister à l'« universelle platitude » (*vsepošlost'*) européenne²². Le « byzantinisme » s'oppose aux idéaux de la Révolution française qui ont entraîné l'embourgeoisement et la ploutocratie de l'Europe occidentale, l'uniformisation de l'« Européen moyen »²³. Pour la même raison, Léontiev considère le joug turc sur les Balkans, qui endigue la marche du progrès libéral et égalitaire, comme un bien pour les Slaves : « Ce n'est pas parce qu'il est un monarque asiatique autocrate qu'il faut éloigner le sultan (qu'il le soit est bien), mais parce que son empire est devenu faible et n'est plus capable de s'opposer à l'*européisme* libéral »²⁴. Léontiev a peu de sympathie envers les Slaves des Balkans (surtout les Bulgares), car il les juge trop sensibles aux sirènes du « progrès démocratique européen »²⁵ (Léontiev opposait le « progrès » niveleur au « développement » [*razvitie*] organique). Disciple de N. Danilevski (1822-1885), fouriériste repentini qui bien avant Spengler avait théorisé le déclin de la civilisation germano-romaine dans *La Russie et l'Europe* (1869), Léontiev rêve d'une civilisation slavo-asiatique qui régènerait l'Europe et dont Constantinople serait la capitale. Ni slavophile, ni nationaliste, Léontiev est turcophile par une sorte de conservatisme esthétique.

La « question d'Orient », c'est-à-dire celle du joug ottoman sur les Balkans, qui aboutit à la guerre de 1877-1878, suscita une effervescence panslaviste²⁶, chacun ayant ses vues sur Constantinople. À Danilevski qui propose que Constantinople (que

22. Id., p. 47. De Gogol à Gorki, en passant par Herzen et Dostoïevski, la critique de la médiocrité (*pošlost'*) petite-bourgeoise ou philistine (le *mešanstvo*, d'origine occidentale, mais « contaminant » la Russie) est une ligne de force de la pensée russe (qui a son équivalent en Occident avec Nietzsche, Ibsen, Léon Bloy, etc.).

23. Cf. K. Leontiev, *Srednij evropeec kak ideal i orudie vseirnogo razrušeniia* (*L'Européen moyen comme idéal et instrument de destruction universelle, 1872-1884*). Sur le thème de la dégénérescence de l'humanité par un « universalisme indifférencié des types et des cultures », il serait intéressant de comparer Léontiev à Gobineau, pour qui nous avons atteint « le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres » (Essai sur l'inégalité des races humaines [conclusion générale], Paris, Bibl. de la Pléiade (Œuvres, t. I), 1983, p. 1163).

24. K. Leont'ev, « Pis'ma o vostočnyx delax » (« Lettres sur les affaires d'Orient », 1882-1883) in *Zapiski otšel'nika*, Moscou, 1992, p. 237.

25. Cf. N. Berdiaev, *Constantin Leontiev, un penseur religieux russe du XIX^e siècle*, traduction d'Hélène Iswolsky, présentation de Jutta Scherrer, Paris, Berg International, 1993, pp. 50 sq.

26. Dostoïevski l'exalta dans le *Journal d'un écrivain*, Tolstoï la minimisa à la fin d'*Anna Karénine*.

le gouvernement russe n'avait nullement l'intention d'annexer !) appartienne en communauté à toutes les nationalités orientales, Dostoïevski rétorque : « Constantinople doit être à nous, conquis par nous, Russes, sur les Turcs et rester nôtre à jamais »²⁷, tout en donnant à cette conquête le sens d'une utopie messianique : « C'est d'Orient qu'à l'encontre du socialisme en marche sera lancée au monde la parole nouvelle qui peut-être apportera le salut à l'humanité européenne. Voilà la mission de l'Orient [i. e. de l'Orthodoxie — M. N.], voilà en quoi consiste pour la Russie la Question d'Orient »²⁸. Pour Léontiev, Tsargrad [Constantinople] doit devenir la capitale culturelle d'une « Grande union orientale », en « union personnelle » (non administrative) avec la Russie. Plus cultivée, moins rationnelle et moins révolutionnaire, « la Rus' de Tsargrad ravivera la Russie de Moscou »²⁹. À l'opposé, V. Soloviov considère que « ce n'est pas la Russie que nous voyons, la Russie infidèle à ses meilleurs souvenirs, aux leçons de Vladimir et de Pierre le Grand, la Russie possédée par un nationalisme aveugle et un obscurantisme effréné, ce n'est pas elle qui pourra jamais s'emparer de la seconde Rome et terminer la fatale question d'Orient »³⁰.

Au XX^e siècle, la « question d'Orient » appartient au passé, et le « despotisme russe » est moins rattaché à Byzance qu'aux Tatars et à l'Asie. À côté de la byzantinologie soviétique, qui représenta une « niche » pour des historiens de valeur³¹, Byzance reste cependant un enjeu idéologique, y compris pour la socio-linguistique³². Pour Alexandre Douguine (né en 1962), l'un des idéologues de la « nouvelle droite » eurasiennne (avec la revue *Élementy*) radicalement antieuropéenne³³, Byzance est un « absolu » que l'on ne

27. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 1272 (novembre 1877).

28. Id., p. 1275 ; cf. p. 592-593 et lettre à A.N. Majkov du 9 (21) octobre 1870.

29. K. Leont'ev, « Pis'ma o vostočnyx delax », *op. cit.*, p. 286.

30. V. Soloviov, *L'idée russe* (1888) in *La Sophia...*, *op. cit.*, p. 88.

31. Cf. le chapitre « Le legs byzantin » et sa bibliographie in F. Conte, *Les Slaves*, Albin Michel 1996. Voir aussi prot. Ioann Mejendorff, *Vizantija i Moskovskaja Rus'. Očerk po istorii cerkovnyx i kul'turnyx svjazej v XIV v. (Byzance et la Russie moscovite. Aperçu de l'histoire des relations ecclésiastiques et culturelles au XIV^e siècle)*, Paris, YMCA-Press, 1990.

32. Patrick Sériot, « Rome, Byzance et la politique de la langue en URSS », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXIX (3-4), 1988, pp. 567-574.

33. Cf. A. Janov, « Ob idejax i knigax Aleksandra Dugina » (A propos des idées et des ouvrages d'Alexandre Douguine), *Moskovskie novosti*, 3, 1998, pp. 10-11.

saurait critiquer sans être un « ennemi du peuple russe » : « Voici notre formule : L'Occident est le mal, Byzance est le bien. Tout ce qu'on a dit de mal de Byzance est mensonge ». Défini par son opposition à l'Occident, la communauté rurale (Douguine ne dit pas que les paysans de Byzance étaient propriétaires de leur terre), la symphonie des pouvoirs temporel et religieux, le « byzantisme russe », conservé par les vieux-croyants, réanimé par les bolcheviks (le « byzantinisme rouge », avec le retour de la capitale à Moscou, les kolkhozes), est le seul fondement possible de la « Doctrine russe », et l'idéal eschatologique de la « sainte Russie »³⁴. Par rapport au XIX^e siècle, les nouveaux penseurs russes n'apportent que simplifications et intolérance.

L'ORIENT BARBARE : SCYTHES ET TATARS

Après l'Orient chrétien, c'est à l'orient barbare que la Russie ancienne fut confrontée, avec les invasions mongoles³⁵ du XIII^e siècle, et les deux siècles de sujétion qui s'ensuivirent. L'image que véhicule la littérature ancienne (chroniques, récits de batailles) ou moderne est celle de hordes d'infidèles cruels, à qui sont désormais attribués tous les défauts des Russes. Biéliniski, qui comme Karamzine estime que « l'invasion tatare souda les membres dissociés de la Russie avec le sang de celle-ci même », énumère les vices que les Tatars lui ont « inoculé » : « La réclusion des femmes, la servilité dans la pensée et les sentiments, le knout, l'habitude d'enterrer son argent et d'aller en haillons par crainte de paraître riche, la concussion dans les affaires judiciaires, l'asiatisme du mode de vie, la paresse intellectuelle, l'inculture, le mépris de soi, bref, tout ce que Pierre le Grand avait essayé d'extirper, tout ce qui était en Russie à l'opposé de l'euro péisme, tout cela n'était pas foncièrement nôtre mais nous avait été inoculé par

34. Aleksandr Dugin, *Absoljut vizantizma. Izbrannye teksty iz novoj knigi (L'absolu du byzantinisme. Bonnes feuilles)*, <http://www.redline.ru/arctogai/vizant.htm>

35. L'expression courante d'« invasions tatars » est scientifiquement inexacte : les Tatars avaient été exterminés par les Mongols en 1202. Cf. J. Legrand, « Aux origines des Mongols », *Slovo*, 14, 1994, p. 26.

les Tatars »³⁶. Les Tatars sont l'alibi servant à justifier l'arriération de la Russie (cf. la lettre de Pouchkine à Tchaadaev³⁷) et les défauts des Russes.

Une image plus conforme à une réalité historique fort complexe a été défendue par les eurasiens et les historiens soviétiques antinationalistes du début des années trente (Pokrovski, Netchkina)³⁸. L'eurasisme, dont le manifeste fondateur fut un recueil d'articles (du linguiste N. S. Troubetzkoy³⁹, du géographe (ou géosophe) et économiste P. Savitski, du théologien G. Florovski et du musicologue P. Souvtchinski) publié à Sofia en 1921, *Isxod k Vostoku* (*Exodus vers l'Orient*), est une conception géopolitique qui s'inspire de N. Danilevski : ni européenne ni asiatique, la Russie multiethnique forme une entité eurasiennne que la révolution bolchevique anti-occidentale concourt à renforcer. Après le slavophilisme (auquel il s'oppose), le populisme (le socialisme paysan de Herzen), l'« idée russe » messianique de V. Soloviov et N. Berdiaev, l'eurasisme représente l'apport le plus important à l'élaboration d'une « troisième voie » pour le développement politique et culturel de la Russie soumise depuis Pierre le Grand au « joug romano-germanique » (N. Troubetzkoy)⁴⁰. Pour notre sujet, nous ne retiendrons que la réévaluation du rôle des Mongols, et

36. V. Belinskij, compte rendu du livre de I. Golikov « Dejanija Petra Velikogo » (« Les gestes de Pierre le Grand », 1841), *Polnoe sobranie sočinenij* (*Œuvres complètes*), t. 5, Moscou, 1954, p. 129.

37. « C'est la Russie, c'est son immense étendue qui a absorbé la conquête Mogole. Les tartares n'ont pas osé franchir nos frontières occidentales et nous laisser à dos [en 1242 Batou atteignit quand même l'Adriatique, après avoir dévasté la Hongrie— M. N.]. Ils se sont retirés vers leurs déserts, et la civilisation chrétienne a été sauvée. Pour cette fin, nous, avons dû avoir une existence tout-à-fait à part, qui en nous laissant chrétiens, nous laissait cependant tout-à-fait étrangers au monde chrétien [...] » (19 octobre 1836, en français).

38. Cf. Charles J. Halperin, « Soviet Historiography on Russia and the Mongols », *The Russian Review*, 41 (3), 1992, pp. 306-322.

39. Les principaux textes eurasiens de Troubetzkoy (1890-1938) ont été traduits et commentés par Patrick Sériot : N. S. Troubetzkoy, *L'Europe et l'humanité*, Liège, Mardaga, 1996, 248 p.

40. On trouvera une importante bibliographie de l'eurasisme dans le recueil suivant : S. Ključnikov (éd), *Russkiz uzal evrazijsstva. Vostok v ruskoj mysli. Sbornik trudov evrazijscev* (*Le nœud russe de l'eurasisme. L'Orient dans la pensée russe. Recueil des écrits des eurasiens*), M. « Belovod'e », 1997, 526 p. Cf. G. Nivat, « Les paradoxes de l'"affirmation eurasiennne" », in id., *Russie-Europe. La fin du schisme*, Lausanne, L'Age d'homme, 1993, pp. 292-307 ; N.V. Riasanovsky, « Asia Through Russian Eyes », in Wayne S. Vucinich (ed), *Russia and Asia. Essays on the Influence of Russia on the Asian Peoples*, Stanford University, 1972, pp. 3-29.

notamment de l'empire de Gengis Khan⁴¹, qui est l'un des grands thèmes de la doctrine eurasiennne. Déjà, Danilevski avait noté que si les invasions avaient été dévastatrices, le pouvoir mongol avait été léger. L'expression de « joug » (*igo*) est du reste tardive : elle n'est pas attestée avant le XVII^e siècle⁴². Pour les Eurasiens, les mongols ont favorisé la construction d'un État centralisé et préservé la Russie (et l'orthodoxie) des influences européennes. Le principal continuateur de l'eurasisme est l'historien Lev Gumiliov, fils du poète fusillé en 1920 et d'Anna Akhmatova. Dans les années soixante, après son retour de camp, il mit son érudition au service de la défense de l'idée eurasiennne, qui sera récupérée par les « rouges-bruns » ou « communo-patriotes » russes tels le chef du PC de Russie, G. Ziouganov⁴³. De manière explicite ou non, et sous différentes formes, souvent extrémistes (fascistes), l'eurasisme, ou plutôt un néo-eurasisme dégradé, imprègne le discours des idéocrates de la Russie post-soviétique, que l'échec du libéralisme sauvage ne peut que renforcer.

Né de la révolution bolchevique, du désir d'intellectuels émigrés d'inclure celle-ci dans une historiosophie non marxiste au moyen d'une relecture de l'histoire, l'eurasisme s'inscrit dans l'anti-occidentalisme qui séduisit nombre d'écrivains de l'entre-deux révolutions. Poète raffiné, féru d'humanités, V. Briousov (1873-1924) accueille « l'avènement des Huns » (« Grjaduščie gunny » [1904-1905], avec un vers de Viatcheslav Ivanov en exergue : « Piétine leur paradis, Attila ! »), comme une force révolutionnaire vivifiante, destructrice du vieux monde : « En une horde enivrée/Croulez sur nous de vos campements sauvages/ Pour ranimer nos corps décrépits/Par une vague de sang ardent/ [...] Entassez les livres en bûchers,/Dansez à leur joyeuse lumière, /Souillez les temples, — /Vous êtes innocents de tout comme des enfants ! [...] »

41. Cf. N. Trubeckoj, « Nasledie Čingisxana » (« L'héritage de Gengis-Khan, 1925 ») in N. S. Trubeckoj, *Istorija. Kul'tura. Jazyk (Histoire. Culture. Langue)*, Moscou, 1995, pp. 211-266. Troubetzkoy avoue dans une lettre à Souvtchinski du 15 mars 1925 avoir dans ce travail utilisé l'histoire de manière « délibérément désinvolte et tendancieuse » (id., p. 772).

42. Charles J. Halperin, art. cit., p. 321.

43. L. Gumiliev, *Drevnjaja Rus' i Velikaja step'* (*La Russie ancienne et la Grande steppe*), Moscou, Mysl', 1989 ; G. Zjuganov, *Rossija — rodina moja. Ideologija gosudarstvennogo patriotizma (Ma patrie la Russie. Idéologie du patriotisme d'État)*, Moscou, 1996. Cf. Myriam Désert et Denis Paillard, « Les Eurasiens revisités », *Revue des Études slaves*, LXVI/1, 1994, pp. 73-86.

Vous qui me détruisez, /Je vous accueille avec un hymne de bienvenue »⁴⁴. Cette fascination d'intellectuels à la mauvaise conscience pour le nihilisme (ou le terrorisme) et les nouveaux barbares fut aussi éprouvée par Blok. Après avoir, en 1909, assimilé aux Tatars l'intelligentsia coupée du peuple dans le cycle « Le champ de Koulikovo » (où eut lieu en 1380 la première grande victoire des armées russes sur les Tatars), Blok revendique dans son célèbre poème « Les Scythes » (*Skify*, 30 janvier 1918), l'appartenance de la Russie à l'Asie « barbare » : « Vous êtes des millions. Et nous, des nuées, des nuées, des nuées./Essayez donc de nous combattre !/Oui, nous sommes scythes ! Oui, nous sommes asiatiques./Aux yeux bridés et avides ! ». Si l'appel que lancent ces « Scythes » à l'Occident (« Venez à nous ! Quittez les horreurs de la guerre/Et venez trouver la paix dans nos bras ! ») n'est pas entendu, ce seront les « Huns » qui viendront « Brûler les villes, abriter les chevaux dans les églises/Et griller la chair des frères blancs ! ». Le *Journal* de Blok (11 janvier 1918) éclaire le sens des « Scythes » : les « Scythes » de Blok sont les intellectuels, portant en eux la nostalgie de l'Europe, déchirés entre les barbares révolutionnaires (les « Huns »⁴⁵) et les Européens »⁴⁶. Dans « Les Scythes », Blok met en garde l'Europe contre une radicalisation de la révolution provoquée par l'Occident. Une révolution peut en cacher une autre, plus terrible.

Ainsi interprétés, les « Scythes » de Blok se distinguent quelque peu de ceux du groupe des Scythes, mouvement littéraire dont l'idéologue fut le penseur socialiste-révolutionnaire Ivanov-Razoumnik (1878-1946). Ivanov-Razoumnik voyait dans la révolution un événement comparable à l'avènement du christianisme,

44. Cf. l'analyse de ce poème par Dany Savelli : *L'Asiatisme dans la littérature et la pensée russes de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle* (K. Leont'ev, V. Solov'ev, V. Brjusov, A. Blok, A. Belyj, B. Pil'njak), thèse pour le doctorat de Littérature comparée, Université de Lille-III, 1994, t. I, pp. 140-156 : Les Huns (les Japonais et/ou le prolétariat russe) sont à la fois l'instrument de la colère divine et le sang dionysiaque, gage d'immortalité.

45. Dans son *Journal* du 26 mars 1919, Blok rapporte les paroles de N. Gumilev selon lequel « les soviets sont les Huns » (« Sovdepy — gunny », A. Blok, *Sobranie sočinenij* (*Œuvres*), t. VII, Moscou-Léningrad, 1963, p. 357) ; cf. *ibid.*, pp. 296-297.

46. Cf. D. Savelli, *op. cit.*, pp. 205, 210. Cf. G. Nivat, « Du "panmongolisme" au "mouvement eurasién" », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1966 (VII,3), pp. 460-478.

qui né dans dans la Judée inculte et arriérée, s'implantera dans la Rome païenne et raffinée (= la Russie bourgeoise, la « civilisation »)⁴⁷. Le terme de Scythe fait référence à Herzen, qui écrivait à Proudhon dans *Passé et Pensées* (*Byloe i dumy*, V^e partie, chap. 41) : « Tel un Scythe authentique, je vois avec joie le vieux monde s'écrouler et je pense que notre mission est de lui annoncer sa fin prochaine. » Pour E. Zamiatine, le Scythe ne saurait même pas être du côté des révolutionnaires vainqueurs, qui s'embourgeoisent : c'est un éternel nomade, l'« hérésie est sa foi »⁴⁸. Le Scythe du scythisme a la même double fonction (destructrice-régénératrice) que les Huns de Briousov.

Le poète Essénine et le romancier Pilniak ont chacun exprimé un aspect de cette perception « scythique » de la révolution : elle est chantée comme Avènement et Transfiguration dans les poèmes « bibliques » de Essénine, et comme retour à un primitivisme originel dans les récits et les romans de Pilniak (*L'Année nue*, 1921). « Bolchevisme » et « communisme » sont ainsi opposés pour le scythisme : « Le communisme est l'Europe des machines, organisée, urbanisée, tandis que le bolchevisme, c'est tout ce qui est nôtre, sauvage, moujik, russe, scythe, asiatique »⁴⁹. L'anti-humanisme et l'antioccidentalisme des « Scythes » et des « eurasiens » prépare la montée du « national-bolchevisme »⁵⁰. De mythe littéraire, le retour à la barbarie deviendra réalité après la révolution.

47. Cf. Ivanov-Razumnik, « Rossija i Inonija » (« La Russie et l'Inonie »), *Naš put'*, 2 mai 1918. Cf. l'article de Blok « Catilina » (1918), « bolchevik romain », traduit par J. Michaut in A. Blok, *Œuvres en prose 1906-1921*, Lausanne, L'Age d'homme, 1974, pp. 367-395.

48. E. Zamiatine, « Scythes ? », in *Autour de Zamiatine* (éd. L. Heller), Lausanne, L'Age d'homme, 1989, p. 150. Zamiatine est l'auteur d'une tragédie (1928) et d'un récit sur Attila, « Le fléau de Dieu » (« Bič Božij », 1928-1935). Ses Huns ont la même fonction purificatrice que les Scythes. Les Scythes révolutionnaires ont été précédés par les Scythes dionysiaques de l'Age d'argent (cf. la « Suite scythe » de Prokofiev). Sur les Scythes et les Slaves, voir les études d'archéolinguistique et de mythologie de François Cornillot in *Slovo*, n° 14, 15, 16, 18-19 (INALCO, 1994-1997).

49. V. Polonskij, « Šaxmaty bez korolja (O Pil'njake) » (« Un jeu d'échecs sans roi (A propos de Pilniak) », in *O sovremennoj literature (Sur la littérature contemporaine)*, Moscou-Léningrad 1929, p. 86.

50. Boris Mirsky [B. Mirkine-Guetzevitch], *Les Scythes. Quelques théories russes sur la crise européenne*. J. Povolotzky et Cie, Paris, [1923], 48 p. ; M. Agurskij, *Ideologija nacional-bolševizma (L'idéologie du national-bolchevisme)*, Paris, YMCA-Press, 1980, 322 p.

On voit combien les « barbares » peuvent avoir des noms et des missions différentes. Le mythe des envahisseurs barbares, suscité par l'arrivée des cosaques sur les Champs Élysées en 1814 (cf. « le chant du Cosaque » de Béranger, 1825), est ainsi revenu en Russie : « Les Cosaques de Béranger, d'Espronceda, de Cœurderoy, les Huns de Hugo, de Brioussov et de Blok, les Mongols de Mickiewicz, de Soloviov, de Biély, enfin les Scythes de Blok sont des fantômes menaçants que l'Europe ranime dans les périodes de crise, les figures grinçantes d'un cauchemar sans cesse renouvelé où le vieux monde se voit recevant le châtement, espéré ou redouté, de sa corruption, de son injustice et de son manque de foi »⁵¹.

L'ORIENT ROMANTIQUE : LE CAUCASE

La découverte du Caucase, parallèlement à sa conquête qui est menée de manière systématique à partir du début du XIX^e siècle⁵² et à laquelle participeront plus ou moins directement Griboïedov, Pouchkine, Lermontov, Bestoujev-Marlinski, eut lieu sur le fond de l'orientalisme européen scientifique (Silvestre de Sacy, campagne d'Égypte de Napoléon, en Russie O. Senkovski et S. Ouharov [« Projet d'une Académie asiatique », 1810]⁵³) et littéraire (*Le Divan occidental-oriental* de Goethe, Byron, *les Orientales* de V. Hugo, nombreux récits de voyages). Pour la Russie des années trente-quarante du XIX^e siècle, le Caucase va jouer le rôle de la Grèce révolutionnaire pour Byron ou de l'Amérique pour Chateaubriand. C'est Pouchkine, avec le récit en vers « Le Prisonnier du Caucase » (« Kavkazskij plennik », 1820-1821), qui introduit dans

-
51. Michel Cadot, « Cosaques, Huns, Mongols : les nouveaux barbares dans l'imaginaire européen de 1814 à 1918 », in *Actas del VI Simposio de la Sociedad de literatura general y comparada*, Grenade, 1989, p. 15 ; cf. id., « Les terreurs de l'an 1900, ou l'Europe promise à la grande invasion asiatique », *Fins de siècle* (éd. G. Ponnau), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1989, pp. 433-443 ; Pierre Michel, *Un mythe romantique. Les barbares, 1789-1848*, Presses universitaires de Lyon, 1981, 656 p.
52. Cf. Claire Mouradian, « Éléments de bibliographie et de chronologie sur le Caucase entre les empires, XVI^e-XX^e siècles », *Slovo*, 18-19 (Les Slaves et le Caucase), 1997, pp. 235-304.
53. Cf. *Vestnik Evropy*, 1811, č. 55, n° 1 et 2. Cf. N.V. Riazanovsky, « Russia and Asia. Two Nineteenth Century Views », *California Slavic Studies*, 1960, I, pp. 170-181.

la littérature russe le thème du Caucase : « Par la grâce de Pouchkine, le Caucase est devenu pour les Russes le pays sacré non seulement d'une pleine liberté, mais aussi d'une poésie inépuisable, le pays d'une vie bouillonnante et de rêveries hardies ! La muse de Pouchkine a comme consacré la parenté qui existait en fait depuis longtemps entre la Russie et ce pays acheté au prix du sang précieux des fils de celle-ci et des exploits de ses héros. Et le Caucase, ce berceau de la poésie de Pouchkine, est devenu ensuite le berceau également de la poésie de Lermontov »⁵⁴. Au Caucase proprement dit, il faut rattacher la Crimée (la Crimée des Tatars musulmans plutôt que celle des vestiges grecs, — la Tauride), visitée en 1800 par Soumarokov et Mouraviev.

Ethnographisme (comme dans la première partie du « Prisonnier du Caucase »), imagination poétique et légendes populaires se conjuguent pour constituer un ensemble d'images et de mythes que l'on peut résumer ainsi :

— la nature sauvage (*dikaja*), grandiose (*velikolepnaja*, *veličestvennaja*) avec les torrents bouillonnants, les sommets enneigés ou coiffés de nuages, les orages retentissants et les aigles qui planent. L'Elbrouz, le Kazbek, le Terek et les gorges de Darial en sont les emblèmes. Cette nature est opposée aux paysages plats et mornes de la Russie ;

— à l'instar de la nature, les « montagnards » (*gorcy*) ou Tcherkesses (Circassiens, le terme désigne les montagnards musulmans du Caucase du Nord en général), sont des hommes libres, des guerriers audacieux, agiles sur leur coursier, avec des armes redoutables (sabre, poignard, fusil, lasso). Ce sont aussi des « pillards » (*xiščniki*)⁵⁵ rusés et cruels. La vengeance, ou la vendetta, font partie de leur code d'honneur (cf. « Hadji Abrek » de Lermontov) ;

54. V. Belinskij, « Sočinenija Aleksandra Puškina » (« Œuvres d'Alexandre Pouchkine », 1844), *Polnoe sobranie sočinenij (Œuvres complètes)*, t. 7, Moscou, 1955, p. 373. Cf. L. Grossman, « Lermontov i kul'tury Vostoka » (« Lermontov et la culture de l'Orient »), *Literaturnoe nasledstvo*, t. 43-44, Moscou, 1941, pp. 673-744 ; S. Vel'tman, *Vostok v russkoj literature (L'Orient dans la littérature russe)*, Moscou-Léningrad, 1928.

55. Cf. la poésie de Griboedov, « Xiščniki na Čegeme » (« Les pillards sur la Tchégouéma », 1825), où le poète se place du point de vue des rebelles.

— la femme aux prunelles noires (*černookaja*) est un objet de plaisir ou de désir (pour les Russes), asservie à la volonté du père et des hommes. L'éros caucasien est sous le signe de la volupté (*nega, sladostrastie*) orientale. La femme n'hésite pas à se sacrifier pour son amant (« Le Prisonnier du Caucase » de Pouchkine, Tamara dans « Le Démon » de Lermontov) ; elle peut être aussi démoniaque (« Tamara », poésie de Lermontov, à rapprocher des « Nuits égyptiennes » de Pouchkine) ;

— le Caucase constitue ainsi un chronotope où s'associent les idées de liberté (*volja*⁵⁶), de sexualité, d'héroïsme, d'état de nature (rousseauiste) opposée à la « civilisation » urbaine, artificielle et hypocrite, dans laquelle l'âme vieillit prématurément. Attiré par cette vie primitive, le héros romantique russe n'arrive cependant pas à surmonter son égoïsme et ses préjugés. Incapable d'aimer la jeune Tcherkesse qui l'a libéré (et se suicidera), le prisonnier russe de Pouchkine revient vers les salvatrices « baïonnettes » russes à l'aube matinale : la « civilisation » l'emporte sur la « nature ». Dans *Un héros de notre temps* de Lermontov (1840, traduit en français en 1843 sous le titre *Un héros du siècle, ou les Russes dans le Caucase*), le mal de vivre de Pétchorine ne peut être dissipé par l'« amour d'une sauvage » (Bèla). Dans *les Cosaques* de L. Tolstoï, « le retour du civilisé à la nature, ou du chrétien au paganisme apparaît comme une utopie condamnée d'avance »⁵⁷.

Au chronotope caucasien correspond un « style oriental », qui est pour les décembristes et les romantiques, le « style de la liberté » : c'est « le style “bigarré” et “luxuriant” de la volupté, de l'idéal terrestre des passions et des plaisirs, associé à un esprit belliqueux impétueux et à une soif indomptable de liberté, que le romantisme européen cherchait également dans d'autres cultures populaires primitives. C'était le style du Coran et celui de la Bible, et en même temps le style de la poésie iranienne et des légendes caucasiennes »⁵⁸.

56. *Volja* se distingue de *svoboda*, qui est une liberté juridique ou philosophique, tandis que *volja* est un état de nature.

57. M. Aucouturier, « Le Caucase et la tentation païenne de Tolstoï », *Cahiers Léon Tolstoï*, 11 (*Autour de Tolstoï. Le Caucase dans la culture russe*), 1997, p. 52.

58. G.A. Gukovskij, *Puškin i russkie romantiki (Pouchkine et les romantiques russes [1946])*. Moscou, 1995, p. 227. Dans « Le Prisonnier du Caucase » de L. Tolstoï (1872), tout romantisme a disparu : seule la force de volonté et l'aide d'une fillette tatare permettent au prisonnier de s'évader.

La liberté et l'intégrité du Caucase sont cependant condamnées par le « progrès » (l'exploitation économique de ses richesses) et la conquête militaire, considérée comme une nécessité historique par nos écrivains, qui restent toutefois fascinés par la civilisation caucasienne : le cœur et la raison sont ici dissociés. L'épilogue du « Prisonnier du Caucase » de Pouchkine (« Soumets-toi, Ermolov⁵⁹ arrive ! » est ouvertement impérialiste (Viazemski lui reprochera d'avoir « trempé dans le sang » les derniers vers de son poème⁶⁰), tandis que celui du « Débat » (*Spor*) de Lermontov exprime la résignation. La mission civilisatrice de la Russie sert souvent à justifier la conquête : les Caucasiens, comme tous les orientaux, seraient encore dans l'enfance, et le rôle de la Russie serait de les élever à la conscience et à l'activité par la conversion au christianisme, la libération des femmes, l'hygiène. En septembre 1820, Pouchkine écrivait à son frère : « Il faut espérer que la conquête de cette contrée, qui jusqu'ici n'avait été d'aucune utilité réelle pour la Russie, nous rapprochera bientôt des Persans grâce à un commerce sans danger, ne sera pas pour nous un obstacle dans les guerres futures — et, peut-être, se réalisera à notre profit le plan chimérique de Napoléon au sujet de la conquête de l'Inde. »

Ces rêves impérialistes et coloniaux étaient partagés par des déembristes comme Pestel ou M.F. Orlov, pour lesquels la Russie orthodoxe devait établir des frontières sûres pour contenir l'empire ottoman⁶¹. La politique de la terre brûlée est cependant condamnée par Bestoujev ou Tolstoï (*l'Opération de déboisement [Rubka lesa], Hadji-Mourat*).

La Géorgie, rattachée à la Russie dès 1801, et chrétienne, doit être considérée à part⁶² : elle fut une révélation pour Griboïedov, Polonski, Pasternak, Biély, et la source de romans d'aventures pour la jeunesse : Vera Jelikhovskaïa (Želixovskaja, 1835-1896), auteur de *Récits caucasiens* (1895), raconte dans *V tatarskom zaxolust'e*

59. Le général A.P. Ermolov (1777-1861), qui se disait descendant de Gengis Khan, mena au Caucase de 1816 à 1827 une stratégie de terre brûlée et de fortifications.

60. Cf. D.D. Blagoj, *Tvorčeskij put' Puškin, 1813-1826 (Pouchkine. La voie de la création, 1813-1826)*, Moscou-Leningrad, 1950, p. 268.

61. Cf. L. Magarotto, « Le concept de l'autre dans l'œuvre du jeune Pouchkine. (le poème Le Prisonnier du Caucase) », *Cahiers Léon Tolstoï*, 11, 1997, p. 31.

62. Comme l'Arménie (pour Brjusov, Belyj). Cf. Carmen Sippl, *Reisetexte der russischen Moderne. Andrej Belyj und Osip Mandel'stam im Kaukasus*. München, Otto Sagner, 1997, 284 p.

(*Dans un coin perdu tatar*) les efforts d'une jeune Russe, fille d'un fonctionnaire russe de Tiflis, pour arracher une jeune Tatare au despotisme paternel, l'élever intellectuellement et spirituellement. L'héroïne a des partisans et des adversaires tant chez les Russes que chez les Tatars : le roman, qui illustre parfaitement le mythe civilisateur, n'est pas manichéen. Lidia Tcharskaïa (Čarskaja, 1875-1937), aussi célèbre de son temps que notre comtesse de Ségur, auteur de romans pour la jeunesse sur les pensionnaires d'institutions privées et d'un roman sur la guerre sainte (*khazavat*) de Chamil (*Gazavat. Tridcat' let bor'by gorceva za svobodu*, 1906, *Khazavat, Trente ans de lutte des montagnards pour la liberté*), donne dans *La princesse Djavakha* (*Knjažna Džavaxa*) un modèle de jeune fille géorgienne (« tatar » pour les Russes) qui garde de ses ancêtres l'amour de la liberté, le sens de l'honneur et l'intrépidité qui lui permettront de surmonter les épreuves qui l'attendent dans la pension de Saint-Pétersbourg où son père l'a envoyée faire ses études.

L'ASIE CENTRALE : DE LA PERSE AU NOUVEL ORIENT SOVIÉTIQUE

Contrairement à celle du Caucase, la conquête de l'Asie centrale, à partir de 1853 (campagne de V. Perovski contre le khanat de Kokand), n'a pratiquement pas laissé de traces dans la littérature russe⁶³. Mais avant même d'être connu, cet orient persan a été rêvé par les paysans russes comme un mythique pays d'abondance et par les écrivains comme le berceau d'une poésie raffinée.

Le mythe de la rivière Daria, sorte d'Eldorado, évoqué par L. Tolstoï dans *Guerre et paix* (livre III, 2^e partie, chap. 9), a suscité des migrations de paysans à la recherche de terres franches et fertiles. K.V. Tchistov, qui a étudié cette légende, cite un rapport de P. I. Melnikov (Petcherski) de 1854 selon lequel les paysans de la Volga croyaient en l'« existence réelle de la rivière Daria dans laquelle on pêche les esturgeons à la main et sur les rives de la-

63. Cf. A. Zyryn, « Šramy istorii : Rossija i srednjaja Azija » (« Les cicatrices de l'histoire : la Russie et l'Asie centrale »), *Zvezda*, 6, 1998, pp. 132-145. Cf. cependant « Turkestanskije generaly » (« Les généraux du Turkestan, 1912) de N. Gumilev.

quelle poussent blés et légumes sans que la terre soit labourée, hersée ni ensemencée »⁶⁴. Le khanat de Khiva, vers lequel furent envoyées dès 1717 plusieurs expéditions infructueuses, ne faisait pas moins rêver les esprits gouvernementaux.

A partir du début du XIX^e siècle, L'Asie centrale, comme tout l'orient musulman, est perçue par les écrivains à travers la poésie persane des X^e-XIV^e siècle, que l'on découvre par le biais de traductions françaises, allemandes et russes. Celles-ci paraissent principalement dans le *Vestnik Evropy* puis dans *Biblioteka dlja čtenija* de l'orientaliste O. Senkovski. L'orient musulman fournit à la littérature russe trois nouvelles sources d'inspiration : le Coran, les poètes persans, le folklore. De Pouchkine, qui est à l'origine de toutes les formes de l'orientalisme poétique russe (qui constitue un corpus de plus de 10 000 textes)⁶⁵, aux poètes soviétiques, nous trouvons un ensemble d'images et de mythes qui ne varie guère. Ce que dit Pouchkine de l'influence de la poésie « maure » (arabe) sur la poésie européenne exprime exactement ce que les poètes russes apprécèrent dans la poésie persane et projetèrent sur l'orient musulman de leur temps : « les transports (*isstuplenie*) et la douceur de l'amour, le merveilleux et l'éloquence exubérante de l'Orient »⁶⁶. L'Orient persan est perçu comme un pays de vieille et magnifique sagesse, comme « une Atlantide artistique »⁶⁷. Le Coran inspire un prophétisme poétique, politique, religieux et éthique (Pouchkine, Bounine). La poésie persane devient une source d'images lyriques, de motifs épiques ou philosophiques (Omar Khayam ['Umar Khayyâm], Nîzami), avec le thème de la brièveté de la vie, et de l'hédonisme), et de nouvelles formes poé-

64. K.V. Čistov, *Russkie narodnye social'no-utopičeskie legendy XVII-XIX vv.* (*Légendes populaires socio-utopiques dans la Russie des XVII-XIX^e s.*), Moscou, 1967, p. 305. Cf. E.A. Kostjuxin, « Russkie v srednej Azii : mify i real'nost' » (« Les Russes en Asie centrale : mythes et réalité »), *Russkaja literatura*, 3, 1995, pp. 20-29.

65. Cf. P. I. Tartakovskij, *Russkaja poèzija i Vostok : 1800-1950. Opyt bibliografii* (*La littérature russe et l'Orient : 1800-1950. Essai de bibliographie*), Moscou 1975 ; *Russkaja sovetskaja poèzija 20-x — načala 30-x godov i xudožestvennoe nasledie narodov Vostoka* (*La poésie soviétique russe des années vingt-début des années trente et l'héritage artistique des peuples de l'Orient*), Taškent, 1977.

66. A. Puškin, « O poèzii klassičeskoj i romantičeskoj » (« Sur la poésie classique et romantique »), *Polnoe sobranie sočinenij v desjati tomach* (*Œuvres complètes en dix volumes*), Moscou-Léninegrad, 1949, t. VII, p. 35.

67. P. I. Tartakovskij, *Russkaja sovetskaja poèzija...*, op. cit., p. 324.

tiques, en particulier le *ghazal* (en russe : *gazel'*), expérimenté par Fet, Brioussov, Viatcheslav Ivanov, M. Kouzmine, G. Ivanov, etc.

Sa'di (XIII^e siècle), avec son *Gulistân* (« La Roseraie ») qui célèbre la beauté de la femme (assimilée à une rose, un palmier, un peuplier, etc.) et de la nature, les joies de la vie, et Hâfiz (XIV^e siècle) ont inspiré des transpositions, des adaptations ou des créations originales (Pouchkine, Bestoujev-Marlinskij, N. Goumilev [« L'enfant d'Allah. Conte arabe » [1917]], etc.). Dans ses « Motifs persans » (1924-1925), Essénine utilise originalement les motifs et les formes de la poésie orientale.

Berceau d'un lyrisme subtil et d'une sagesse ancestrale, l'Asie musulmane est aussi perçue comme l'incarnation de l'immobilisme (*nepodvižnost'*) historique : « Une année pour l'Europe est un siècle pour l'Asie », dit Biéliniski en opposant longuement l'« Asie » (musulmane), pays de la contemplation, du fatalisme, du despotisme, de l'immobilisme, pays resté au stade de l'enfance, à l'Europe, pays de la conscience, de la volonté et de la raison, des droits de l'individu, mû par le christianisme⁶⁸. À l'époque soviétique, les motifs traditionnels changeront de signe : le *tchador* marque l'asservissement de la femme, qu'il faut libérer ; le Coran devient un symbole d'obscurantisme. Dans son poème « L'Islam » (1922), N. Tikhonov utilise la forme coranique pour un contenu révolutionnaire anticoranique. Après l'article de Staline « Ex oriente lux » (1918) et le Congrès des peuples d'Orient à Bakou (1920) qui effraya tant Wells⁶⁹, la libération par les Russes des peuples de l'Orient encore asservis, et l'alliance de la Russie et de l'Orient révolutionnaires deviennent une tactique politique et un thème poétique.

L'épopée de Firdûsî « le Livre des rois » (Shâh-Nâme) dont s'inspirèrent Mickiewicz dans ses *Sonnets de Crimée* (1825) ou V. Joukovski (« Rustem i Zorab », 1847) reçoit un contenu révolutionnaire (« Le forgeron Kavé », « Kavè-kuznec » [1921] de V. Khlebnikov, « Pesn' o Tavrizе — pervom gorode », « Le chant de Tabriz, première ville » [1927] de G. Sannikov, etc.). À la mort de

68. V. Belinskij, « Dejanija Petra Velikogo », *op. cit.*, pp. 98-105. Bestužev-Marlinskij oppose le « pays du fruit » à celui du « travail » (*Ammalat-bek* [1832], chap. X). Gor'kij procédera à la même opposition dans son article « Deux âmes » (1915).

69. Cf. H.G. Wells, *La Russie dans l'ombre*, Tr. de B. Loing, introduction et commentaires de M. Niqueux. A.M. Métailié, 1985.

Lénine, des « légendes orientales » sur le « prophète » bolchevik, puis sur Staline, vont fleurir⁷⁰. P. Vasiliev (né en 1910, fusillé en 1937) chante la révolte en s'inspirant du folklore des cosaques kirghizes. Un « Orient nouveau » est opposé à l'Orient de l'amour, des fleurs et du vin. Ainsi renaissent le mythe impérial et le mythe civilisateur du XIX^e siècle. Mais Platonov, dans son récit « Djan » (1933-1935) montrera l'inanité de toute utopie du bonheur imposé.

A. Chiriaïevets (Širjaevets, 1887-1924), qui vécut au Turkestan tout en gardant la nostalgie de sa Volga natale, exprime bien l'ambivalence de la perception de l'Asie centrale par les poètes soviétiques :

Край солнца, хлопка, рисовых полей,
Лоз виноградных, ароматов пняных,
Ты не люб мне недвижностью своей,
Ты не живешь, ты — в чарах снов дурманных !

А жизнь зовет на новые пиры,
А жизнь творит за ярким чудом чудо...
Пусть зацветут шелками Бухары
Твои мечты, твоим навеки буду !⁷¹

L'ORIENT MYTHIQUE : L'INDE

Depuis Hérodote, l'Inde était pour les Grecs une terre de merveilles. La Russie hérite de cette représentation de l'Inde à travers l'*Histoire du royaume de l'Inde* (*Skazanie ob indijskom carstve*, du XIII^e ou XIV^e siècle, version russe de l'épître apocryphe du prêtre Jean à l'empereur byzantin Manuel I^{er}), l'*Alexandrie* (version russe de la fin du XV^e siècle de l'*Alexandrie serbe*, elle-même issue du

70. Cf. A.V. Pjaskovskij, *Lenin v russkoj narodnoj skazke i vostočnoj legende* (Lénine dans les contes russes populaires et les légendes orientales), Moscou, Molodaja Gvardija, 1930.

71. « Au Turkestan » (1924) : « Pays du soleil, du coton, des champs de riz, / Des ceps de vigne, des aromates enivrants, / Ton immobilité ne me plaît pas, / Tu ne vis pas, tu es sous le charme de rêves capiteux ! // Mais la vie appelle à de nouveaux festins, / La vie crée miracle sur miracle... / Que tes rêves s'épanouissent comme les soieries de Boukhara / Et je serai à toi éternellement ! »

Roman d'Alexandre du Pseudo-Callisthène [II-III^e s. après J.-C.], et le *Dit des brahmanes* (*Slovo o raxmanex*, XV^e s.), qui remonte également à la geste d'Alexandre le Grand. L'Inde (où saint Thomas serait venu) y apparaît comme un pays de richesses fabuleuses (le palais du prêtre et roi Jean), d'animaux fantastiques, de sages bienheureux menant une vie de prière, frugale et exempte de maladies : ces gymnosophistes (*nagomudrecy*) ou *raxmane* (brahmanes) chrétiens, qui habitent sur les îles Macaire (Bienheureuses), ne connaissent « ni quadrupèdes, ni agriculture, ni fer, ni temples, ni chasubles, ni feu, ni or, ni argent, ni vin, ni viande, ni sel, ni tsar, ni achat, ni vente, ni dispute, ni mêlée, ni envie, ni puissants, ni vol, ni brigandage, ni jeux »⁷². L'Inde est ainsi à la source des utopies russes antiétatiques, antiéclésiastiques (mais non antireligieuses) ; on trouve déjà les éléments du tolstoïsme (non-violence, végétarisme, abolition des échanges monétaires, — rêve également marxiste !), et la régulation de la sexualité (les femmes des brahmanes vivent sur une autre île, ne rejoignant leurs hommes que pour quarante jours d'été, jusqu'à ce qu'elles aient deux enfants).

L'Inde continuera jusqu'au XX^e siècle à nourrir l'imaginaire des lettrés comme celui du peuple cherchant inlassablement ce « Royaume des Eaux-Blanches », pays mythique d'abondance et de liberté où se serait conservée la « vraie foi »⁷³. Si le « rêve indien » de Pierre le Grand⁷⁴ était avant tout d'ordre commercial, l'Inde reste pour L. Tolstoï, I. Bounine, le poète N. Kliouïev (« L'Inde blanche », 1916), un paradis spirituel. Sous Nicolas I^{er}, la médecine tibétaine devient à la mode avec le bouriate Badmaev, influent et entreprenant partisan d'une expansion de la Russie en Mongolie,

72. « Slovo o raxmenex i o predivnom ix žitii » (Récit sur les brahmanes et leur vie merveilleuse), *Pamjatniki literatury drevnej Rusi. Vtoraja polovina XV veka* (*Monuments de la littérature de la Russie ancienne. Deuxième moitié du XV^e s.*), Moscou, 1982, p. 174. Les mots que nous avons mis en italique ont été ajoutés par le copiste ou le traducteur russe (Euphrosine) : ils sont absents du texte grec (Chronique de Georges Hamartole, IX^e s.).

73. Cf. *Le Voyage de trois cosaques de l'Oural au Royaume des Eaux-Blanches raconté par G. Khokhlov*. Préface de Vladimir Korolenko, présentation, traduction et notes de Michel Niqueux. Paris, L'Inventaire, 1996, 206 p.

74. Cf. le roman de G. Danilevskij, *Na Indiju pri Petre I (Vers l'Inde sous Pierre I^{er}, 1880)* ; cf. Alton S. Donnelly, « Peter the Greath and Central Asia », *Canadian Slavonic papers* XVII (2-3 : « Russian and Soviet Central Asia »), 1975, pp. 202-217.

Tibet et Chine⁷⁵. Dans les années vingt, le peintre et théosophe N. Roerich (1874-1947) partit à la quête du Shambhala, lieu mythique de l'Himalaya, doctrine bouddhique ésotérique et ère eschatologique de paix et de justice⁷⁶. De patrie spirituelle, l'Inde est maintenant devenue un berceau racial (théorie de l'origine aryenne des Russes), et est utilisée par des néo-eurasiens fascisants ou des sectes synchrétistes⁷⁷.

DU « RÊVE CHINOIS » AU « PÉRIL JAUNE »

Les missionnaires jésuites français avaient donné de la Chine l'image d'un royaume de tolérance et de sagesse. Voltaire, « le panégyriste attiré » de l'Asie et surtout de la Chine de Confucius, dont il se sert pour lutter contre l'absolutisme et la religion révélée, acclimate (dans *l'Essai sur les mœurs, l'Orphelin de la Chine...*) l'image d'une Chine rationaliste et déiste. Dans *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, la Chine est présentée comme « le pays le mieux cultivé qu'il y ait au monde » et le gouvernement chinois « fort doux » (article « Chine », tome 3, 1753). Il n'y a que Montesquieu, avec sa définition du despotisme comme gouvernement d'« un seul, sans loi et sans règle », fondé sur la crainte⁷⁸, et Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*, IV^e partie, lettre III), pour ne pas céder à cet engouement (pas plus qu'à la « pétromanie »)⁷⁹.

L'utopie chinoise, le « rêve chinois »⁸⁰, prend ainsi place aux côtés des autres « eunomies » (sociétés idéales assises sur une lé-

75. Cf. Dany Savelli, « Piotr Badmaev, un Bouriate à la cour de Russie », *Anda* (Bulletin d'information et de liaison sur la Mongolie), 27, 1997, pp. 15-23 ; cf. E. Sarkisyanz, *Russland und der Messianismus des Orients*, Tübingen, 1955, chap. XXIX.

76. Cf. N.K. Rërix, *Šambala*, Moscou, Meždunarodnyj Centr Rërixov, 1994, 208 p.

77. Cf. M. Niqueux, « Vieux-croyants et sectes en Russie : un chantier pour la recherche », *Revue des Études slaves*, t. 67 (1-2), 1997, p. 13.

78. *De l'Esprit des Lois*, ch. II, 1 ; VIII, 21. Pour Montesquieu, la Russie (la « Moscovie ») était un état despotique, malgré les réformes de Pierre I^{er} (id., ch. XIX, 14 ; XXII, 14).

79. Pour plus de détails et une orientation bibliographique, voir M. Niqueux, « L'«asiatisme» chez Gorki. Histoire d'un mythe », in *Russies, Mélanges offerts à Georges Nivat*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1995, pp. 281-293.

80. Cf. Barbara Widenor Maggs, *Russia and « le rêve chinois » : China in eighteenth-century Russian literature*. Studies on Voltaire and the eighteenth century, vol. 224,

gislation idéale) russes du XVIII^e siècle⁸¹. Catherine II utilise la Chine pour justifier son « despotisme éclairé », en prenant goût aux « chinoiseries » (*kitajščina*) architecturales (à Tsarskoïe Selo). Des poètes la comparent à Confucius, tandis que des « nouvelles orientales » opposent implicitement le modèle chinois à la Russie.

Au XVIII^e siècle, en dehors du sens premier, l'épithète « asiatique » n'est encore associée qu'au luxe, à la volupté (*roskoš', nega*) ou à un style ouvragé. C'est au XIX^e siècle que le terme change de valeur, se charge de connotations négatives : Kiréievski désigne par *kitajstvo* (chinoisisme) le conservatisme ou la présomption ; Biéliniski utilise le terme de *kitaizm* pour caractériser l'isolement, la fermeture au monde extérieur ; pour Herzen, la Chine est le pays de la stagnation (*zastoj*), et la Russie allie la « négation orientale de tous les droits de l'homme » au « knout tatar », au bureaucratisme et au militarisme germanique. C'est Tchernychevski qui va conceptualiser négativement l'asiatisme : « On appelle asiatisme (*aziatstvo*) l'ordre des choses dans lequel aucun droit n'est inviolable, dans lequel ni l'individu ni le travail ni la propriété ne sont protégés de l'arbitraire. Dans les États asiatiques, la loi est tout à fait impuissante. L'alléguer signifie s'exposer à périr. C'est le règne exclusif de la violence. »⁸² A partir des années soixante, l'« asiatisme » désigne de manière plus large le système social et politique de la Russie (despotisme, servage, bureaucratie, paysannerie arriérée, stagnation, résignation, barbarie, etc.) : c'est ainsi que le mot est employé chez Plekhanov, Lénine, Boukharine. Chez Gorki, le concept d'asiatisme (*aziatčina*) occupe une place centrale. L'opposition entre une « âme orientale » passive et contemplative, et une « âme occidentale » active et prométhéenne structure toute l'œuvre et la vie de Gorki (très nietzschéen), qui qualifiait d'« asiatique » ou d'« asiatisme » tout ce qu'il rejetait : la contemplation, le mysticisme, la métaphysique, la paresse, l'inaction, le tolstoïsme, la soumission au Destin, à la fatalité et à la souffrance. L'« Asie » devient un concept idéologisé, sans lien avec la réalité historique et culturelle, ignorant l'orienta-

Oxford, 1984, 180 p. ; S. Tikhvinski (éd.), *Russie-Chine aux XVII^e-XIX^e siècles*. Moscou, Éditions du Progrès, 1985, 435 p.

81. Cf. L. Heller, M. Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995.

82. N. Cernyševskij, « Sueverie i pravila logiki » (« Superstition et règles de logique », 1859), *Polnoe sobranie sočinenij* (*Œuvres complètes*), t. 5, Moscou, 1949, p. 700.

lisme scientifique, et coexistant avec un engouement de l'art et de la littérature modernistes pour le Japon (*Le pavillon de porcelaine* de Gumilev, *Orientalia* [1921] de M. Chaguinian, *tanka* de Brioussov, Biély, V. Ivanov).

L'antiasiatisme de Gorki s'inscrit dans le contexte de la crainte du « péril jaune », exploitée par la science-fiction russe dès 1879 (G. Danilevski, *La vie dans cent ans*) et actualisée par la guerre russo-japonaise. Vladimir Soloviov dénonce en 1890 le « faux chinoïsme (*ložnyj kitaizm*) » européen, c'est-à-dire le conservatisme et le nationalisme et lui oppose non pas le « faux progrès » qui fait table rase du passé, mais l'universalisme chrétien (« La Chine et l'Europe »). Il prophétise (dans la poésie « Panmongolisme » [1894] et dans le « Court récit sur l'Antéchrist »⁸³ [1900]) l'invasion de la Russie (et de l'Europe) par des hordes de Japonais et de Chinois : c'est le « châtement divin » pour la Troisième Rome (Moscou) qui n'a pas été fidèle aux idéaux chrétiens.

Avec Mérejkovski et Biély, on assiste à une intériorisation du « péril jaune ». Celui-ci reste eschatologique, mais il est déjà parmi nous : l'« enchinoisement » (*kitajzacija*) de l'Europe est le résultat de « l'avènement de Cham »⁸⁴, ainsi que Merejkovski appelle le règne du philistinisme spirituel, du positivisme⁸⁵, de la *conglomerated mediocrity* (expression de John Stuart Mill reprise par Herzen) : « La Chine est déjà parmi nous », note Blok dans son *Journal* (14 novembre 1911)⁸⁶. Dans le roman de Biély *Pétersbourg* (1916), deuxième volet d'une trilogie inachevée sur « l'Orient et l'Occident » (dont le premier roman, *La Colombe d'argent*, décrivait l'envoûtement mortel d'un intellectuel russe par un « orient » orgiastique), le mythe mongol est incarné par le sénateur réactionnaire Apollon Abléoukhov, son fils Nicolas, révolu-

83. In V. Soloviev, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*. Intr. de F. Rouleau, trad. et notes de B. Marchadier et F. Rouleau. Paris, O.E.I.L., 1984.

84. *Grjaduščij Xam*, 1906. Le nom du fils de Noé, *Xam*, est devenu nom commun signifiant « mufler », « goujat ».

85. Pour Mérejkovski, les Chinois sont des « positivistes au visage jaune ». Cf. Nietzsche, *L'Antéchrist* : « Le bouddhisme est la seule religion effectivement positiviste que nous présente l'histoire » (§ 20).

86. Nietzsche annonçait aussi « une sorte de Chine européenne », produit de l'affaiblissement de l'Europe et de son « nihilisme » (cf. Roger-Pol Droit, *Le Culte du néant. Les philosophes et le Bouddha*, Paris, Le Seuil, 1997, pp. 210-211, citant les *Fragments posthumes de Nietzsche* [*Œuvres philosophiques complètes*, t. IX, Paris, Gallimard, 1982, p. 86, et t. XII, p. 140]).

tionnaire, les terroristes et les provocateurs, chacun œuvrant à sa manière à la pétrification ou à l'anéantissement de la vie : « Il [Nicolas] était kantien. Il était un homme du Nirvâna. Le Nirvâna pour lui, c'était le néant »⁸⁷. On reconnaît là l'assimilation du nirvâna au néant par un Hegel « asiophobe »⁸⁸ et par Schopenhauer et Nietzsche, maîtres à penser de l'« âge d'argent ».

Le « péril jaune » était le « nihilisme » qui rongait la Russie et que les bolcheviks allaient dissiper pour les uns, et réincarner pour les autres.

CONCLUSION

On s'est rendu compte que la Russie n'a fait que projeter ses craintes ou ses rêves dans les différents orientes de son horizon géographique et intellectuel. C'est l'identité russe qui se cherche en Asie (comme en Europe)... à travers, bien souvent, l'image de l'Asie élaborée en Europe. L'Asie et l'Europe ne valent pas pour eux-mêmes, ils sont miroir, appât ou repoussoir.

Tous ces orientes continuent de hanter la pensée philosophique ou géopolitique, et la littérature russes (Makanine, Pélévine). Les vieux mythes réapparaissent, on l'a vu avec le néo-eurasisme, sous des formes simplistes et dégradées mises au service d'idéologies douteuses.

On comprend qu'entre tous ces orientes la Russie ait du mal à s'orienter.

*Université de Caen,
Département d'études slaves*

87. A. Biély, *Pétersbourg*, traduit par J. Catteau et G. Nivat, Lausanne, L'Age d'homme, 1967, p. 187. A. Foucher de Careil dit des Allemands (en mauvaise part) : « Ils voient dans l'alliance de Kant et du Bouddha le germe du progrès du monde » (*Hegel et Schopenhauer*, 1862, cité par R.-P. Droit, *op. cit.*, p. 151).

88. Cf. R.-P. Droit, *op. cit.*, chap. 4 ; seul le spécialiste peut arriver à nuancer l'« asiophobie » de Hegel (in *Leçons sur la philosophie de l'histoire*).

ABSTRACT

The present study proposes a review of the mythical ideas and ideological (re)constructions of the East in Russian literature and thought : the heritage of Byzance (pro et contra), the barbarous orient (rehabilitation of Tatars, Mongols and Scythians in revolutionary poetry and Eurasianism), the Romantic orient (Caucasus), Central Asia (from Persian poetry to the new Soviet East), the mythical orient (India in medieval stories and theosophy), China (from the « *rêve chinois* » in the 18th century to the « *yellow peril* » on the border of two centuries). Into each view of the Orient Russia projects her fears and hopes. She searches for her identity in Asia... often through an image of Asia elaborated in Europe.

KEYWORDS

Russia ; Orient ; Byzance ; Soloviev ; Scythians ; Tatars ; Mongols ; Eurasianism ; Caucasus ; Romanticism ; Central Asia ; Persian poetry ; India ; China ; yellow peril ; myth.

РЕЗЮМЕ

Исследование о мифических представлениях и об идеологической (ре)конструкции образа востока в русской литературе и в общественной мысли. Изучаются : наследие Византии (pro et contra), Восток варваров (реабилитация татар, монголов и скифов революционными поэтами и евразийцами), романтический Восток (Кавказ), Средняя Азия (от персидской поэзии к Новому советскому Востоку), мифический Восток (Индия в средневековых повестях и у теософов), Китай (от « китайской мечты » XVIII в. к « желтой опасности » на рубеже двух веков). Во всех этих « востоках » Россия прозирает свои опасения или свои надежды. Россия ищет в Азии национальное самосознание, часто через образ Азии, выработанный в Европе.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Россия ; Восток ; Византия ; Соловьев ; Скифы ; Татары ; Монголы ; Евразийство ; Кавказ ; Романтизм ; Центральная Азия ; Персидская поэзия ; Индия ; Китай ; желтая опасность ; миф.